

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri de ZIEGLER

En Dialogue avec Henri de Ziegler sur les "Saisons valaisannes" de Maurice Zermatten

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 39-47

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Dialogue avec Henri de Ziegler sur les "Saisons Valaisannes,, de Maurice Zermatten

M. Henri de Ziegler, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, a consacré naguère l'une de ses causeries radiophoniques au dernier ouvrage de Maurice Zermatten. La Rédaction des « Echos de St-Maurice » est heureuse de pouvoir publier ce magnifique commentaire d'une grande œuvre valaisanne et en exprime sa vive gratitude à M. de Ziegler.

ZIEGLER. — Aujourd'hui, mon cher ami, nous partons en voyage. Nous partons pour le Valais avec *Maurice Zermatten*. Vous pourrez, en feuilletant le livre des *Saisons valaisannes*, voir cent aspects du Valais entier, de mois en mois, dans l'espace de toute une année ; et les voir par les yeux d'un homme auquel il n'est rien dans ce pays qui ne dise une parole, qui ne murmure un secret, parce qu'il est fait lui-même de sa substance profonde.

COPPONEX. — Vous vous exprimez sur le mode lyrique...

Z. — Ce m'est un penchant naturel, et qui m'entraîne chaque fois que je retourne par le souvenir vers les lieux dont la beauté m'a séduit. Dans le Valais, il en est plusieurs, et parmi eux ce village du Val d'Hérens que Zermatten m'a fait découvrir, où j'ai vécu près de lui deux étés, Saint-Martin, son pays natal.

C. — Je ne le connais pas !

Z. — Je le regrette pour vous de la façon la plus vive, et je vous demande la permission de vous en montrer

quelque chose, au moins. Armez-vous de patience : j'en ai pour quelques minutes.

C. — Prenez tout votre temps.

Z. — L'an dernier, je me retrouvais souvent, l'après-midi, sur la côte roide, au-dessus de notre chalet. Je me tournais tantôt vers la grande vallée, où le Rhône coule, invisible de cet endroit, tantôt vers le sud, vers les glaciers et les cimes les plus hautes, qui répandaient une héroïque jubilation au-dessus d'un paysage dont la rudesse, inégalement, s'adoucissait de champs et de pâtures, de clairières dans l'ample manteau des bois. Et tantôt mes yeux revenaient à ces deux versants du val, l'un, où j'étais, encore inondé d'une généreuse et tendre lumière, l'autre passant lentement à la religion de l'ombre, dressés face à face dans une éternelle confrontation de leur gaie ou sauvage majesté. Ces pentes qui montaient au delà de la rivière avaient les premières senti la caresse du matin. De ce côté-ci, le soir se faisait une patrie, où le tiède soleil demeurait jusqu'à la fin du jour.

Les villages, les hameaux me retenaient, rares là-bas, ici plus nombreux et rapprochés. Ils étaient comme ils devaient être, tels que la nature avait inspiré de les construire, en des temps lointains dont le souffle les avait brunis en coulant sur leurs toits. Et je me disais que sous ces toits de pierre vivaient des hommes simples, durcis dans les travaux, soutenus par la même patience calme, ou agités des mêmes passions dont ces lieux d'immobile tumulte étaient peut-être l'image à leurs yeux. Sous ces toits vivaient des femmes, dans une robe sévère comme le devoir et la règle, parées du même fichu de teinte vive, ainsi que l'étendue uniforme des herbages se relève d'œillets et de gentianes, les plus jeunes représentant le val dans sa fraîcheur fleurie, et les anciennes, le val dans sa grave architecture de roches : toute une population fidèle qui ne cherche pas midi à quatorze heures,

recevant sans plainte de chaque heure ce qu'elle impose de peines, la bénissant de ce qu'elle apporte de bienfaits, vivant selon le soleil et selon ses cloches, dont chaque journée est, de l'aube au crépuscule, un acte de religion... Mais excusez-moi : je laisse parler ma nostalgie, et par ma faute, vous perdez un temps précieux...

C. — Au contraire. Dites-moi quelque chose encore du pays de Maurice Zermatten. Rien ne peut me faire désirer plus vivement de connaître son nouveau livre.

Z. — Tout ce que je découvrais autour de Saint-Martin me semblait d'une beauté parfaite. Je croyais surprendre un dialogue secret de cette nature et de cette humanité. J'avais l'impression que moi-même, qui percevais leur accord, je me fondais en toutes deux. Mais cette méditation n'avait pas de durée. Il fallait que mon regard allât de nouveau de ces cimes, dont l'éclat ferme vers le midi l'étroite vallée, à ces autres cimes d'un gris bleuté, par places touché d'argent, qui barrent comme d'un mur un petit monde où s'oublie avec une facilité plus grande que dans la plaine un monde immense et douloureux. En cette direction, au milieu d'un vaste plan incliné, sur la rive opposée à la nôtre d'une rivière secrète, qu'on appelle tristement la Borgne, et qui ne paraît avoir d'amour que pour l'abîme, je voyais encore un village, de tous le plus populeux, et au-dessous, jusqu'à des escarpements, des ravines sahariennes, des érosions grises, tout un étalement de petits champs de céréales, piqués d'arbres, striés de lignes de broussailles. Cette humble prospérité s'harmonisait, avec les roches et les bois, à la dure magnificence du paysage ; et ce tableau de la vaillance des hommes, de leur acharnement à nourrir une pauvreté fidèle, me retenait par quelque chose de pathétique et d'expressif, impossible à retrouver dans la candeur des neiges, dans la désolation des sommets ruineux.

C. — Je n'ai aucune peine à concevoir qu'un poète dont un tel pays fut le berceau, dont les regards, dès sa petite enfance, parcoururent ces grands paysages de grâce et de rudesse, ne pouvait montrer qu'un faible goût pour un Valais sentimental, pour une montagne de romance...

Z. — C'est un fait que pour eux il n'éprouve que de l'horreur. Et si, parfois, il nous paraît tourner trop au sombre, dans les récits qu'il nous en donne, l'existence des montagnards valaisans, peut-être cela vient-il de son instinctif éloignement pour les gentillesses faciles du folklore, pour la vieille idylle romande chère au cœur innocent des conteurs d'autrefois.

C. — L'idylle n'a-t-elle aucune place dans son œuvre ?

Z. — Non pas. Elle y est, au contraire, assez largement répandue, ainsi que dans l'œuvre de Ramuz. Mais ce n'est pas la même idylle. Ce n'est plus la même berceuse un peu molle et un peu niaise, où se découvrent si rarement des traits d'authentique et forte poésie. En Suisse romande, vous vous le rappelez, tout le monde avait à la bouche le mot « nature », et quand il s'agissait de décrire la nature, notre nature, dans ce qu'elle a de plus touchant ou de plus grandiose, on ne sortait pas de la plus insipide convention.

C. — Cela commençait à l'école.

Z. — Et souvent, cela durait toute la vie. Avec Zermatten, et particulièrement dans *Les Saisons Valaisannes*, vous avez encore l'idylle. Mais au sens étymologique du terme : une suite heureuse de tableaux. Et ces tableaux sont presque tous colorés et souriants, parce qu'au rythme des saisons, ils se déroulent, parce qu'ils nous représentent les travaux et les jours. Or, si l'auteur est quelquefois sévère pour les hommes, tout ce dont l'origine se doit

chercher plus haut, le trouve prêt à la confiance et à l'enthousiasme. A présent, je vous fais remarquer que nous ne pourrions parler de ce livre comme de la plupart de ceux qui firent l'objet de nos précédents entretiens.

C. — En effet, je vois que c'est une suite de courts chapitres...

Z. — Les plus longs ne dépassent pas trois ou quatre pages... Ne pensez-vous pas que le mieux serait d'en choisir quelques-unes que nous lirons à tour de rôle. Après tout, nous pouvons nous accorder le plaisir de goûter cet ouvrage sans analyser notre impression.

C. — Parfait : nous donnerons congé pour une fois à la critique. Nous ne couperons pas la parole au poète qui dit son pays.

Z. — Alors vous commencerez. Prenez page 10.

C. — « Fermez les portes, fermez les fenêtres, éteignez vos feux, paysans : c'est le fœhn qui passe. Ce mollissement de l'air matinal, c'était lui déjà ; ces promesses et ces espérances, nous les captions avant même qu'elles fussent avouées. Le voici, maintenant, regardez ! Est-ce l'avalanche qui couche ainsi les arbres jusqu'à terre ? La cime des forêts flotte en chevelure abandonnée et chaque angle de maison aiguise un sifflement lugubre, il roule dans le lit de la rivière, lèche les pentes, monte, tourbillonne, s'échauffe. Toujours plus vite, toujours plus vite. Il s'engouffre dans le vallon, se heurte à la colline, hurle, rejailit sur lui-même, s'accumule, domine l'obstacle et tombe. Quel barrage contiendrait ces flots avides ? Il soulève des ouragans de neige, souffle ses tempêtes dans les embrasures, et passe. Et quand on met son visage à la fenêtre, après son passage, on sent que tout a changé.

« Ainsi il débouche enfin sur la plaine, qu'il traverse d'un souffle, et se brise contre la paroi du Nord. Nous

sommes roulés dans le remous, secoués au milieu des cassures, broyés dans des coquilles de vent, malaxés, laminés, ensevelis sous des lames plus hautes que des navires. Toute la nuit règne ce déchaînement d'océan, cet affrontement des mondes, et tout le jour encore ; une autre nuit. Nous, tout petits dans nos esquifs aux tremblantes amarres... La vallée entière geint, et se tord, prise de quel mal d'enfantement ? Un dernier volet frappe le mur comme l'horloge de la catastrophe. Et tout à coup, silence !

« Alors, tous, nous avons couru sur le chemin pour voir, dans le creux des talus, éclore les premières anémones. »

Z. — Dans le cycle du printemps, j'aurais aimé lire encore *Le Rossignol*. Le temps me manque, hélas ! et je passe à l'été : *Naissance du Jour* :

« Longtemps j'ai guetté l'irruption de la lumière en ces heures de silence nocturne, palpitantes de feux. La terre respirait par toutes ses plantes. J'entendais les arbres gonfler, puis relâcher leurs poumons. Une source oisive chantait, où viennent boire les oiseaux quand ils ont achevé le cantique du matin.

« Le village, sur sa colline assoupi, soufflait au ciel le jet de son clocher. Je décelais les souffles tièdes des hommes dans le tremblement des feuilles de frêne, et mille rêves suscités par la fatigue assemblaient au-dessus des maisons la belle image d'un champ de seigle en fleurs.

« Peu à peu les étoiles se sont mises à pleuvoir ; je les ai vues tomber une à une, grosses comme des gouttes de rosée, dans le calice des campanules. Leur place est vide maintenant, et tout change dans le monde. Les lièvres ont regagné leur gîte inquiet ; les coqs, à quel signe ? ont chanté. La nuit même va tomber dans l'herbe

du verger. Je tends la main pour la recevoir, et quand je la retire, je la trouve pleine de lumière.

« Alors mille angélus se sont croisés au-dessus des arbres et des toits. Ces flèches roses, ces flèches d'or, quel arc silencieux les a lancées ?... Je me retourne, et là-bas, je regarde la plaine. Les ombres s'y emmêlent encore aux branches des arbres. Les peupliers ressemblent à de noires quenouilles. Là-haut, le jour met sa couronne glorieuse. Toutes les cimes sont nées à la fois... Comme elles sont pures dans le jeune métal de l'aurore ! »

C. — Je vais lire maintenant quelque chose de l'automne.

Z. — Vous n'aurez que l'embarras du choix. Prenez là, peut-être, page 185.

C. — « Les cloches mornes de la Toussaint sonnent dans le brouillard. Ainsi le jour vient de songer à la mort. Dans la hâte du travail, il n'y avait pas de place pour elle, et si l'un des nôtres s'avisait de nous quitter, nous le portions en terre en regrettant les heures perdues. Nous retrouvons le loisir des journées paisibles, et la cloche nous rappelle que, nous aussi, bientôt, nous serons moissonnés, mis en gerbe, et conduits sans détour au lieu d'où l'on ne revient plus.

« Tous ceux qui nous ont précédés dorment autour de l'église. Il faut aller les rejoindre. Qu'elles sont courtes, ces saisons qui nous sont accordées ! Chacun de nous possède deux maisons ; l'une au bord du chemin, avec des fenêtres, une porte, de hauts lits à étages et des armoires — et l'autre là-bas, au couchant du sanctuaire, mesurée à notre exacte grandeur, sous le gazon. Parce que nous succédons à notre père dans la demeure vivante ; parce que là où nous fûmes conçus sont conçus nos enfants ; parce que nos enfants, le temps venu, feront ce

que nous avons fait, nous croyons à la durée. L'initiale de notre nom est gravée en majuscules sur la poutre faîtière. Il y a des géraniums derrière les vitres. Mais c'est l'autre qui compte.

« Courtes saisons de la terre !... Qu'il suffit de peu pour dissiper votre moisson ! Un peu de toux, une surprise, et le sonneur monte au clocher. Il sonne un coup. Les femmes se signent. Le fossoyeur prend sa pelle. Et voilà notre petite maison qui s'ouvre devant nous pour l'éternité !... »

Z. — Merci. C'est une belle page, la paraphrase rustique d'une pensée entre toutes célèbre de Pascal. Mais nous ne pouvons clore notre entretien sur cette impression funèbre. Ecoutez *Les Cloches de Noël* :

« Ceux d'en bas, soudain, lèvent la tête. Ce premier coup les a traversés comme une flèche. Ils lèvent la tête, ils font silence. Le miracle est en route sur les pistes du Ciel. L'Enfant glisse sur des rayons d'or et de feu. Il s'incarne dans nos pauvres églises. Un deuxième coup de cloche, un troisième, et maintenant, dans la neige qui continue de tomber, le carillon. Non, les cloches n'ont plus la voix familière des dimanches. Elles sont plus douces, elles sont émues jusqu'aux larmes. Comme elles sont lointaines et prévenantes ! Ecoutez mieux encore. Entre les coups mesurés, on entend monter du désert vers la ville la caravane des Rois Mages, tandis que les clochettes des troupeaux tintent dans les vallons de Palestine. L'Ange paraît au milieu d'eux. Ecoutez le pas des bergers dans l'herbe des campagnes... Justement, le ciel se découvre, et les étoiles paraissent toutes neuves, redorées, argentées, époussetées de ce matin. Des voix d'enfants s'élèvent des maisons. La cloche de Noël appelle tous les enfants du monde autour de la Crèche... L'Enfant sourit... C'est ce qu'on voit d'abord quand on entre

à l'église, escorté du carillon qui jette dans l'ombre des poignées de musique, si douces qu'on dirait des flocons. »

C. — Tous ces tableaux sont d'un vrai poète. Si nous avions du temps encore, nous pourrions tâcher de saisir le secret de son art.

Z. — Mais nous n'avons plus de temps. Et puis, non, cher ami. N'examinons plus rien. Nos commentaires seraient-ils bien utiles ? Le livre que nous venons de parcourir peut-il être mieux représenté que par lui-même ?

C. — Remercions donc Maurice Zermatten. Et bénissons le Valais, d'où coule jusqu'à nous ce flot de poésie...

Henri de ZIEGLER